

Irène
Frain

La fille à histoires



Irène
FRAIN

LA FILLE À HISTOIRES

IRÈNE FRAIN

LA FILLE
À HISTOIRES

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN : 978-2-02-134194-2

© Éditions du Seuil, septembre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Écrire, c'est détruire les barrières.

Michel Butor

Une légende court les déserts du nord de l'Inde, répandue par des hommes qui font leur métier de colporter des histoires. Ils sont pauvres mais on les vénère. Ils doivent ce respect à leur science des mots, des hommes et du Temps.

On leur a demandé d'où ils la tiennent. Ils ne savent expliquer la vie qu'à travers des histoires, ils ont répondu par une histoire. Entre deux existences, ont-ils dit, leur âme migre sous les sables et s'en va boire à l'eau d'un fleuve souterrain. Ils sont seuls à le connaître. À les en croire, son courant est intarissable et extrêmement limpide. C'est l'Eau de la Mémoire. Leur âme acquiert ainsi l'intelligence des contes, des épopées, de l'Histoire et des histoires. Une fois sa soif étanchée, elle se réincarne et les Errants – c'est le nom de ces conteurs –, forts d'une toute neuve cargaison narrative, recommencent à sillonner le désert.

Leur vie, depuis des siècles, ne change pas. Ils s'en vont au hasard des routes et, moyennant quelques piécettes, livrent à qui veut – hommes, femmes, enfants, indifféremment, jeunes et vieux, paysans, cantonniers, brigands, prostituées, pèlerins, montreurs de marionnettes, danseurs, marchands de tout et de rien – quelques-uns de ces récits qu'ils prétendent avoir bus à l'eau du fleuve souterrain.

Leurs clients, pour certains, sont nés dans des contrées éloignées; ils ignorent où ils ont puisé leur inspiration. Comme aux écrivains, ils demandent: « Où trouvez-vous vos histoires? » Les Errants ne s'embarrassent pas de justifications et encore moins de longs développements. Ils se bornent à reprendre la légende de l'Eau de la Mémoire et du fleuve qu'ils sont seuls à voir. Puis ils concluent avec aplomb: « Si l'on n'a pas bu de cette eau-là, si l'on ne s'est pas désaltéré aux récits des Vieilles Époques et que l'on n'est pas retourné à l'origine des origines, on ne sait rien, ni de soi, ni de ce qu'on fait sur terre, ni de ce que sont les humains. » Et ils reprennent leur route pour proposer aux gens qu'ils rencontrent de quoi rester éveillés la moitié de la nuit, même quand ils sont morts de fatigue.

Leurs clients en ont toujours pour leur argent. Non seulement ils passent un bon moment, mais à la fin de l'histoire ils sont convaincus de s'être régénérés, eux

aussi, à l'eau du fleuve secret. D'y avoir trouvé d'excellentes raisons de croire en eux-mêmes et, mieux encore, dans la route qu'ils ont choisie pour faire le voyage de la vie.

Je connais cette légende depuis peu. Dès que j'en ai eu vent, je me suis reconnue dans ces Errants. Ma vie se confond avec mes histoires. Celles que j'ai écrites, et d'autres, beaucoup plus anciennes, que je me suis racontées à voix basse quand j'étais petite. Mais je suis loin d'avoir l'aplomb des Errants. Eux se sont arrangés pour que leurs enfants et les enfants de leurs enfants se marient exclusivement avec d'autres Errants. À la longue, ils ont fini par former une caste étroitement soudée par ses façons d'être, la vie nomade, une mémoire féroce des temps anciens, la foi dans la puissance des légendes et des récits, le mythe de la migration périodique de leurs âmes sur les rives du fleuve invisible. L'écrivain, lui, est seul. Sa parentèle, au mieux, voit en lui un être à part. Excentrique, un peu baroque, « spécial », dit-on parfois. Le plus souvent, il dérange les siens, les inquiète.

C'est compréhensible. Il passe son temps à interroger des énigmes et tenter de les déchiffrer ; s'il entreprend d'explorer cette accumulation de petits et grands secrets qui cimente sa tribu, comme toutes les familles, elle se sentira en danger. Entre la fidélité au

groupe et la liberté, l'écrivain choisira toujours la liberté.

Il arrive aussi que, dans la famille où il a grandi, le chemin de l'écriture soit entouré de peur et d'interdit. C'est mon cas. Je l'ai compris parce qu'à la question classique des lecteurs : « Écrivez-vous, enfant ? », je répondais chaque fois « non », alors que j'avais l'impression rigoureusement inverse d'avoir toujours vécu par et pour les histoires ; et même d'avoir écrit avant d'avoir tenu le moindre stylo – l'époque où, vers cinq ans, je me suis inventé un monde parallèle et des personnages dont je me racontais les aventures tout bas. Cet univers n'appartenait qu'à moi et l'idée ne m'a jamais effleurée de lui donner une forme écrite, même quand mes institutrices m'ont initiée à l'exercice scolaire qu'on appelait « rédaction » et que j'y ai pris goût. Dans ma famille, hors l'école, toute tentative d'écriture était taboue.

Je n'osais pas le dire à mes lecteurs. Ni évoquer ces imaginations enfantines.

Cet embarras a fini par m'intriguer. Dans un premier temps, je l'ai attribué au milieu dans lequel je suis née. Les instituteurs de mes parents leur avaient enseigné la grammaire et l'orthographe à grand renfort de punitions et coups de règle sur les doigts. La méthode

avait cours partout, même dans les écoles les plus huppées. Pour les enfants de pauvres, elle fut particulièrement traumatisante. Tels leurs vêtements usés ou faits de pièces et de morceaux, leurs fautes de langue étaient le signe éclatant qu'ils étaient nés du mauvais côté de la barrière.

Mes parents étaient vifs et appliqués. Ils avaient vaincu ce handicap mais ces séances d'humiliation publique les avaient marqués. Écrire était un calvaire pour ces anciens petits ouvriers qui avaient bataillé dur avant de s'extraire de la misère – mon père, ancien garçon de ferme, avait appris son métier de maçon sur le tas puis s'était battu pour devenir professeur de maçonnerie ; ma mère, pendant la guerre, n'avait dû sa survie qu'à ses talents de couturière. Ils n'écrivaient que contraints et forcés, lorsqu'ils étaient confrontés à des difficultés administratives ou redoutaient de ne pouvoir boucler une fin de mois. La seule idée de commettre dans leur courrier une faute de syntaxe ou d'orthographe, d'employer un terme qui n'était pas le bon, de mal s'y prendre dans l'exposé de leur requête les rendait blêmes. Ils rédigeaient leurs lettres à deux ; il s'en trouvait toujours un pour murmurer à l'autre : « On est des petits, des gens simples, il faut faire très attention. Sinon on va nous mépriser, jeter notre lettre au panier. » Et il fallait les voir : hésitants, tremblants, persuadés qu'ils risquaient leur peau à chaque mot,

même quand ils n'en étaient qu'au stade du brouillon. Ensuite ils le recopiaient, ce brouillon, de la même main scrupuleuse et apeurée, sur un petit bloc de papier à lettres rayé de lignes bleues. Leur terreur, cette fois, était de ne pas suivre les lignes, d'« écrire de traviole » – c'était leur mot.

Aussi, entendre un instituteur déclarer que leurs enfants étaient « bons en français » – ils l'ont tous été –, représentait bien plus qu'une fierté : une sécurité. Leurs enfants, mieux qu'eux, s'en sortiraient.

Ils n'étaient pas ignares, loin de là. Tous les deux, ils avaient obtenu haut la main leur certificat d'études. S'ils n'avaient pas été contraints de quitter l'école pour gagner leur vie, ils auraient passé le bac sans encombre et seraient devenus – encore une expression d'époque – de « brillants sujets ».

Ils avaient lu. Pendant les cinq années de guerre, pour l'essentiel, et chacun de son côté puisque le conflit les avait séparés. Des livres prêtés ou achetés sur le peu dont ils disposaient, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Verlaine, Zola, Colette, jusqu'au Barbey d'Aurevilly des *Diaboliques*.

De ces écrivains, ils ne connaissaient, au mieux, qu'un épisode biographique. L'exil à Guernesey pour Hugo, l'affaire Dreyfus pour Zola ; et, pour Colette, l'impossibilité d'entrer à l'Académie française – l'insti-

tution était encore fermée aux femmes. Mais le plus souvent, les écrivains se résumaient à leur nom. Comme la plupart des Français jusqu'aux années 1970, ils n'en avaient jamais rencontré. La télévision n'existait pas, les Salons du livre non plus ; aucun éditeur n'aurait pensé à envoyer un auteur rencontrer son public à l'autre bout de la France. Aussi les écrivains restaient-ils, pour eux, des émanations immatérielles qui allaient et venaient entre les pages de leurs livres et leur voulaient du bien. Leurs romans et leurs poèmes les avaient soutenus dans la difficulté ou le malheur, cela seul comptait.

Mais, paradoxalement, ils attribuaient à ces fantômes une réalité sociale et une localisation – Paris, toujours. Et, tels les Indiens face aux Errants, ils voyaient en eux une caste. Fermée, inaccessible. Si, par extraordinaire, je leur avais dit : « Je veux devenir écrivain » – ce qui ne m'est jamais arrivé, telle était la puissance du tabou qui, dans ma famille, entourait l'écriture –, ils m'auraient répondu : « Tu es complètement folle ! C'est pas pour nous ! »

*

Écrire, dans ma famille, restait donc un acte purement administratif ou scolaire. Je voyais mes parents adresser des lettres à la Sécurité sociale, aux allocations

familiales, aux services de la mairie, aux fonctionnaires du fisc, tandis que nous, les enfants, nous faisons des rédactions. En dehors de ces textes d'obligation, seules quatre pratiques d'écriture étaient admises, qui relevaient elles aussi de l'astreinte ou, au mieux, des convenances : les cartes postales, les cartes de vœux, les lettres de condoléances, le courrier à la famille et aux amis.

Dans ces écrits, le non-dit était de rigueur. On n'y ménageait aucun de ces effets de surprise, suspense, déroutement, rebondissement, tout ce qui fonde une histoire. Et de soi, on ne livrait quasiment rien. On énumérait des micro-événements, on dévidait des suites de faits. Tout juste les reliait-on d'« ensuite », « alors », « après ».

Mes parents n'ont transgressé cette règle qu'au moment de la guerre. Avant leur mariage, ils n'avaient pas eu à s'écrire des lettres d'amour, ils vivaient à cinq cents mètres l'un de l'autre. Séparés par le conflit, ils n'ont pas cessé de s'écrire, s'écrire vraiment : se confier, s'abandonner, construire des mini-récits, chercher un sens au malheur qui leur volait leur jeunesse. Malgré la censure allemande, leur plume, à ce moment-là, fut vive et sûre, elle n'a jamais tremblé. Puis ce fut la paix, ils se sont retrouvés et sont devenus leurs propres censeurs. Dès qu'ils avaient un stylo en

main, ils n'étaient que contrainte, méfiance, peur, raideur, gravité.

Ils ont accordé beaucoup de prix à leur correspondance de guerre. Sans se concerter, l'un en Allemagne, l'autre en Bretagne, ils ont réussi à la sauver des vicissitudes innombrables qu'ils ont dû affronter, fuites anxieuses dans la neige ou sous la pluie, bombardements, inondations, incendies, transbahutages hasardeux dans des camions, trains, charrettes. À nous, leurs enfants, ils ne cachèrent pas son existence. Nous étions même au fait de l'endroit où ils la conservaient : dans un recoin du grenier, au fond d'une valise de carton noir et cabossé. Nous savions aussi que nous ne devions pas y toucher. Personne, pourtant, ne nous l'avait signifié.

J'étais fouineuse, j'aurais pu violer l'interdit. Ça ne m'a pas tentée. La seule vue de cette valise me donnait la chair de poule ; je m'en suis toujours tenue à bonne distance. Comme le tabernacle à l'église, elle me semblait receler un secret effrayant ; et quand j'ai claqué la porte de la maison, l'année de mes dix-sept ans, je me suis empressée de l'oublier, jusqu'au jour où, des années plus tard, mon père me l'a confiée.

J'ai attendu que mes parents soient morts pour l'ouvrir. Elle n'était pas verrouillée mais c'était évident, personne, depuis la guerre, n'avait touché aux dizaines

de lettres et carnets qui s'y entassaient. L'Eau de la Mémoire, depuis tout ce temps, était restée dormante. Nul n'était allé s'y abreuver, l'interdit avait perdu.

Ça m'a intriguée et, à force de m'interroger, il a fini par m'apparaître que, dans ma famille, il n'y avait pas un, mais deux interdits, d'une nature tout à fait différente. L'un touchait au passé de mes parents ; et le second à la pratique de l'écriture.

Le premier, je l'avais respecté. Du vivant de mes parents, je n'avais pas ouvert la valise. L'autre, en revanche, en publiant des livres, je l'avais spectaculairement transgressé.

Mes quatre frères et sœurs, eux, n'avaient violé aucun des deux interdits. Ils ne s'étaient pas interrogés sur leurs origines et n'avaient rien écrit. Ou plutôt, ils ne s'étaient pas « lancés » – c'était le mot de mon père lorsqu'il me parlait de mes premiers livres ; il prenait un air très grave avant de proférer ce « lancé », à croire qu'en publiant j'avais sauté du haut de l'Everest en parapente.

Puis je me suis dit : « Et si ces deux tabous n'en formaient qu'un ? S'il ressemblait à cet aigle bicéphale qui figure sur certains blasons ? En ce cas, à l'interdit familial sur l'écriture, il y a une autre origine que mes origines. » Et il m'est aussitôt revenu un incident qui avait eu lieu au moment de la parution de mon

deuxième livre. Apprenant que j'allais participer à une émission de télévision qui réunirait plusieurs écrivains, ma mère a bondi sur son téléphone et m'a appelée :

– Je ne veux pas que tu y ailles. Je t'interdis !

Plus de vingt ans que j'avais quitté la maison, ma réponse ne s'est pas fait attendre :

– Et pourquoi ?

Elle est restée muette. J'ai insisté :

– Tu as bien une raison !

Elle a maintenu :

– Je t'interdis. Tu n'iras pas.

Moi aussi, j'ai maintenu :

– J'irai. Et ce soir, allume ton poste.

J'ignore si elle a regardé l'émission. Elle ne m'en a pas parlé.

J'ai oublié l'incident, jusqu'au jour où, cinq ans plus tard, elle m'a encore jeté ce « Je t'interdis » à la face. Le déclencheur, cette fois, était un roman que j'avais intitulé *Secret de famille*. Une pure fiction, des personnages, des décors, une histoire qui n'avaient rien à voir avec notre famille.

Ce jour-là, elle a attendu de me voir pour me signifier son interdiction. Nous étions seules dans sa cuisine, je venais d'arriver, elle m'avait servi du thé. À son habitude, elle se taisait, ne me disait rien de sa vie, ne me questionnait pas sur la mienne. Pas un mot

non plus sur mon livre. J'y étais accoutumée, jamais un commentaire, ni critique ni compliment.

Cette fois, cependant, son silence m'a paru d'une nature différente. Elle avait quelque chose sur le bout de la langue, c'était manifeste, dont je n'avais à attendre rien de bon ; et elle reculait le moment de se jeter à l'eau.

Je me suis dépêchée de boire mon thé. Puis, avec la même hâte, j'ai lavé ma tasse dans l'évier et me suis retournée pour me diriger vers la porte.

Elle s'était mise en travers de mon chemin. Durcie, raidie, habitée d'une énergie phénoménale, d'autant plus impressionnante qu'elle était petite et plutôt ronde. Une autre femme.

J'ai sursauté, bafouillé je ne sais quoi. Elle couvrait déjà ma voix :

– Je t'interdis d'écrire sur notre famille !

Sa phrase avait pris la forme d'un cri – on aurait dit une réponse à une annonce que je venais de lui faire et qui l'avait jetée en fureur. J'ai encore sursauté.

– Notre famille ? Qu'est-ce qui te prend ?

– Je t'interdis.

– Mais je n'ai pas l'intention d'écrire sur notre famille !

– Je te préviens, je t'interdis !

M'interdire l'accès à notre passé – mon passé ? Et m'interdire d'écrire ? Me le signifier ainsi, en me barbant le passage, les yeux enfoncés dans les miens, sûre d'elle et comme enchantée de voir que son injonction me laissait sans mots, sans voix, coincée dans le cul-de-sac de cette cuisine, interdite en somme dans tous les sens du terme, effarée, ne sachant que dire, que faire, que comprendre – pourquoi ne m'interdisait-elle pas de vivre, en fin de compte ?

J'ai réussi à affronter son regard. Elle a molli. Je suis sortie.

Il a duré quoi, ce bout de scène ? Une demi-minute ? Même pas. Mais contrairement à son premier « Je t'interdis ! », celui qu'elle m'avait lancé au téléphone, je n'ai pas réussi à l'effacer. Périodiquement, il me retraversait l'esprit, et c'étaient les mêmes questions : « Qu'est-ce qui lui a pris, à ma mère, ce jour-là ? Il y aurait quelque chose à cacher, dans notre famille ? »

Elle avait tenté le diable-écrivain.

2

Est-ce le même démon qui habite l'âme des Errants et les pousse, entre deux vies, à rejoindre les rives du fleuve invisible ? Quelques années plus tard, fatiguée de m'interroger, j'ai choisi, comme eux, de m'en aller boire à l'Eau de la Mémoire. J'ai réuni de vieilles photos, retrouvé les lieux où j'avais passé mes premières années, questionné des proches, des voisins, des amis qui se souvenaient de ce temps-là. Ma mère l'a su, mon père aussi : je le leur ai dit. Sans leur cacher que, de ce retour aux sources, je m'apprêtais à faire un livre.

Ça s'est aussi passé dans la cuisine, et mon père était présent. Pas de « Je t'interdis », ce jour-là, ni la moindre mise en garde.

Pas d'encouragement non plus. Le silence. Je me suis cru libre d'écrire.

Je viens de relire ce livre¹. À une quinzaine d'années de distance, et maintenant que mes parents sont morts, je trouve qu'il s'apparente à ce qu'on appelle en archéologie les « fouilles d'urgence ». Au moment de tracer une autoroute ou de creuser les fondations d'un parking, des ouvriers tombent sur les ruines d'une époque reculée. On arrête le chantier, on laisse la place à des archéologues, qui n'ont pas beaucoup de temps pour fouiller, la suspension des travaux coûte cher. Lorsqu'ils exhument des objets ou des restes de bâtiments, ils s'abstiennent de s'interroger sur leur fonction, ce qui a pu causer leur destruction, leur abandon ou, au contraire, leur parfait état de conservation. Ils parent au plus pressé, préservent les vestiges du mieux qu'ils peuvent, entreposent leurs découvertes dans une réserve. Pour l'interprétation, ils verront plus tard, quand, grâce à d'autres fouilles et à force de recouplements, ils seront à même de leur donner un sens. De la même façon, dans ce livre où j'ai reconstitué mes premières années, tout se trouve, du secret de mes parents, et de ce qui m'a poussée à braver le tabou de l'écriture. Mais à l'état brut. Pas de déchiffrage : de ces éclats de mémoire que je venais d'exhumer, je n'avais pas la clé.

1. *La Maison de la source*, Fayard, 2000.

D'autres la détenaient, semble-t-il. Ce livre n'était pas arrivé sur les tables des libraires que la foudre s'abattit sur moi. En moins de quinze jours, deux lettres avocassières furent adressées à mon éditeur. Elles fulminaient, elles menaçaient. Mon livre ne pouvait pas, ne devait pas exister.

Les deux lettres étaient signées d'une de mes sœurs.

À l'évidence, mon père n'en avait pas eu vent. C'est moi qui l'ai averti. À son tour, il est tombé des nues. Puis il m'a écrit. Pour me dire, en substance : « Ton livre a le droit d'exister. Tu n'as rien inventé, tout ce que tu écris est vrai. Et te lire m'a rendu très heureux. »

Il s'exprimait en patriarche menant sa tribu d'une main ferme. Qui connaît par le menu les travers des siens – tous les siens – et reste malgré tout bienveillant, équitable, soucieux à chaque instant de faire la part des choses.

« C'est une lettre magnifique, s'est enthousiasmé un proche à qui je l'avais montrée. Celle qu'Abraham aurait adressée à sa tribu. Et vous avez vu ? Il vous laisse libre d'écrire tout ce que vous voulez ! »

J'en ai pleuré. Je n'en revenais pas, que mon père m'ait affranchie du vieux tabou. Et il l'avait fait par écrit !